

Le calamar

MARIE BEER

La *calamarsa*.

En catalan, ça veut dire «la grêle». Vous le saviez? Peu importe.

On mourra tous en ignorant beaucoup plus de choses que l'on n'en sait. On apprend certains trucs par accident. D'autres par curiosité ou par obligation. Moi je suis en train d'apprendre le catalan par amour.

Je n'aurais jamais pu imaginer ça le 15 juin 2019. Mais oui, le jour de cette tempête de grêle qui s'est abattue sur la région lémanique avec des rafales à 110 kilomètres/heure. Je devais aller à une fête. J'allais me mettre en route pour la gare et voilà que la tempête s'est déchaînée. Pas le temps de se mettre à l'abri: nous étions tous complètement trempés et les trains ne partaient plus.

Tristesse. C'était l'apéro d'adieu d'un ami qui allait quitter Lausanne pour un job en Allemagne. J'y aurais rencontré des gens, notamment son meilleur pote. Ce type pour lequel aujourd'hui j'apprends le catalan.

Dieu seul sait quelle histoire se serait tissée sans cette grêle du 15 juin 2019. Nous sommes bien peu de choses devant les caprices des nuages. Une femme est morte sur le lac ce jour-là. Des bateaux ont perdu leur mat et chaviré. Des arbres sont tombés sur des voitures. Les parkings souterrains étaient remplis d'eau. Le trafic routier est devenu apocalyptique. Des motards pataugeaient dans des torrents de boue, s'agrippant à des véhicules disparus sous les flots. Plusieurs incendies se sont déclarés et les pompiers étaient débordés.

Le monde est un tissu d'intrigues qui se déploient dans toutes les directions. Soudainement bousculées par un même événement qui nous déchire et nous unit et qui en tissera d'autres, des intrigues, ou qui les empêchera.

Mon amie Nadège arrivait à M-Parc avec ses bébés jumeaux endormis dans la remorque du vélo. Elle s'en est vu refuser l'accès à cause d'inondations. Elle a attendu longtemps sous un préau et ses deux poupons n'ont même pas ouvert l'œil. Plongés dans un sommeil paisible.

Ma sœur était en train de raconter à mes neveux des histoires de tempêtes, bien à l'abri dans son salon. Elle parlait de grêlons gros comme des œufs. Des œufs de quoi? Mystère.

Deux petites filles que j'adore étaient à la piscine et soudain l'horizon s'est liquéfié. De l'eau partout sur leur peau, sur leurs têtes et autour du bassin.

Ma mère était en Islande, à l'écart de tout cela, sous un ciel d'azur. Elle est rentrée le lendemain, quand le tumulte était fini. Le vent. La pluie. La *calamarsa*.

Ça ressemble un peu à un calamar. Une calamité. Ça vient de là. Du latin *calamitas*: une sorte de désastre, quoi. La grêle, par exemple, ravageant les récoltes. J'ai cherché. Je ne le savais pas. Il y a beaucoup beaucoup de choses que j'ignore et certaines que j'oublie en apprenant les autres. Le mot latin *calamus*, d'où serait issu le calamar, désigne quant à lui un étui à roseaux utilisé pour écrire. Les calamars pondent des étuis pleins d'œufs et ils crachent de l'encre. C'est bizarre. Mais s'ils pouvaient nous cerner, de leur point de vue sous-marin, ils nous trouveraient complètement fous et peut-être un peu éteints aussi avec nos lumières artificielles et nos câbles qui peuvent disjoncter à cause de l'orage. On voit ce qui se passe à la surface et les fonds marins demeurent obscurs.

Ce jour-là, le 15 juin donc, j'ignorais tout des calamars et je n'y pensais pas du tout.

J'ignorais ce vers quoi je n'allais pas. Tout ce que je n'allais pas rencontrer ce jour-là. La profondeur de sa voix. Sa musique intérieure. Les éclats de rire que nous aurions ensemble beaucoup plus tard.

Je ne savais pas encore que je découvrirais tous ces mots différents et proches à la fois. Des sonorités neuves. Comme des étuis remplis de petits œufs. La vie prend des couleurs dont j'ignorais l'éclat.

Je l'avais déjà vu, pourtant. Aperçu, plutôt, lors d'un concert, quelques mois avant. Vaguement. Oui. Très vaguement. Je l'avais croisé sans le voir vraiment. Un souvenir glissant au fond d'une période trouble. On ne perçoit pas toujours ce qui est sous nos yeux.

On peut s'installer sur la plage, plonger contre les vagues sans réfléchir et sans penser à rien. Sans songer à tout ce qu'il y a au fond. Par-dessous les tempêtes.

Ignorer que les calamars ont trois cœurs et qu'ils auraient peut-être beaucoup à nous apprendre sur l'amour et sur la joie dans les ténèbres. Ils possèdent des photophores qui illuminent autour d'eux les fonds sous-marins. Un bec puissant et drôle qui ressemble à celui

d'un perroquet et qui peut se fossiliser tellement il est solide pour traverser les siècles.

Que reçoivent-ils de l'existence? Quelles sensations? Quelles peurs? Quels plaisirs? Un jour, très très longtemps plus tard, il ne reste rien d'autre qu'un bec avec lequel ils ont saisi leurs proies et dévoré la vie.

Dans les abysses du monde, il existe des créatures dont l'immensité nous est inconcevable. Géants des profondeurs. Créatures de cauchemar. Elles se déborent à nous, nos appareils photos et nos technologies. Reliées seulement à leurs tentacules. Armées de ventouses pour s'accrocher à ce qui leur permet de rester vivantes et de continuer à flotter dans l'ombre. Elles survivent à la pollution. Elles s'en nourrissent peut-être. Leurs seuls ennemis sont d'autres monstres qui les pourchassent. Invisibles, eux aussi, loin de la grêle et de toutes les tempêtes qui agitent nos vies à la surface du monde. Ici, on ne les connaît que dans notre assiette quand on les mange à l'Andalouse.

Leur coquille s'appelle une plume. Rapides et actifs dans leur néant aqueux, les calamars crachent de l'encre pour se soustraire au danger. Un peu comme moi. L'encre. Une manière simultanée de se rendre visible et de disparaître. Insaisissable. J'aurais pu être un calamar.

Il paraît que certaines pieuvres domestiques regardent la télé en famille avec leurs maîtres depuis leur aquarium. Et quand elles dorment, on les voit changer de couleur au fil des songes. Comment saurait-on de quoi rêvent les calamars? Nous ignorons déjà ce qui est enfoui en nous-mêmes. Ce qui se révèle dans le sommeil. Les tempêtes que nous traversons à notre insu. Nos propres gouffres. Et ce qui nous entoure. Ces langues entendues sans les comprendre, qui appartiennent aux autres. Tous ces pays qu'on ne visitera jamais. L'appartement d'en dessous. La colère des insectes. Le monde est tentaculaire, plein de portes, et j'aime tellement vivre que je ne voudrais jamais aller me coucher.

J'aurais pu être un calamar.

La Terre a mille fois tremblé de toutes les choses possibles. Celles qui se sont avérées. Celles qui sont restées suspendues dans le champ de l'imagination.

Sous nos yeux ou dans les entrailles de l'univers. Par-dessous les tempêtes.

Peut-être a-t-elle grincé aussi, à l'intérieur de son noyau de feu. Elle se désole peut-être devant les portes restées closes. Ou bien juste elle attend. Que les cœurs soient prêts à s'ouvrir de nouveau.

La Terre tourne, tourne, tourne comme les enfants qui font la ronde et qui grandissent et qui ensuite ont le vertige. Quand on veut apprendre une langue une fois adulte, elle essaie toujours de s'asseoir sur une autre déjà acquise au lieu de se tenir debout, ancrée au sol. Deux cultures se frottent l'une contre l'autre tels des cailloux précieux et parfois l'étincelle jaillit. On découvre des racines communes. Des faux amis comme il en existe au-delà des mots. Et des vrais faux jumeaux. Des mots qui se ressemblent et qui nomment presque les mêmes choses sans réellement s'équivaloir. On se trompe. On dessine par erreur des images absurdes et impossibles dans la réalité de l'autre. Des accidents linguistiques. Des mondes s'ouvrent, et d'autres s'ouvriront plus tard.

Beaucoup de gens ont oublié cette journée-là. On ne peut pas se souvenir de toutes les intempéries au fil du temps depuis le début de l'Histoire ou même depuis le début de la nôtre. Un enfant voit la mer pour la première fois et il en gardera sa vie durant un souvenir magique. Un autre se noie. La même vague qui détruit l'un émerveille l'autre et il arrive que le soleil nous brûle les yeux.

On ignore tant de catastrophes. Et tous les dégâts végétaux ou animaux qui ne sont relatés nulle part. Bien sûr. Les terriers inondés. Les herbes mortes. Les nids tombés des arbres.

Au fond, personnellement, je ne peux pas dire que j'aie laissé beaucoup de plumes dans cette histoire. J'ai manqué une rencontre. Oui. C'est tout. Mais quelle rencontre...

Pourtant, pourtant, je l'avais aperçu à un concert, oui.

Aperçu. Même pas vu. Pas vraiment regardé.

La Terre a tremblé mille fois de colère et de rage. Il y a eu d'autres grêles et d'autres calamars. Le temps filait et nous deux avec, chacun de son côté jusqu'au moment de nous connaître enfin. Nous reconnaître. Accueillir nos différences comme autant de trésors à partager.

Et sans la grêle? Nous serions-nous aimés plus tôt, plus vite, ou bien jamais? Qui sait? Quelle importance...

J'aurais appris le catalan, ou pas. Mais je n'aurais pas prêté attention à ce mot-là: *calamar-sa*. Peut-être que je n'aurais rien écrit ce soir. Nous aurions voyagé ensemble vers d'autres concerts, d'autres spectacles, d'autres rivages. Et peut-être que nos tempêtes intérieures nous auraient déjà séparés. Ou bien rapprochés davantage.

Et vous? Vous étiez où le 15 juin 2019? Est-ce que la grêle a changé le cours de votre vie? Vous n'en savez peut-être rien.

On n'a qu'un seul cœur, mais parfois, on a plusieurs chances de l'entendre battre.

biblio

Être de papier

Ed. Encre Fraîche, 2025.

Patate chaude

Prix de la Centrale canine 2024 et sélection du Prix de la Ville de Carouge Yvette Z'Graggen, Ed. Encre Fraîche, 2023.

Sagama

Ed. Encre Fraîche, 2021.

Les Survivants

Ed. Hugues Facorat, 2017.

Tempéraments baroques

Ed. Hugues Facorat, 2015.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un·e auteur·e suisse ou résidant en Suisse, ou une traduction inédite d'un·e traducteur·trice de Suisse. Voir www.lecourrier.ch/articles/inédits Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Œrtli, de la Fondation Pittard de l'Andelyn et de l'Association [ch]littérature.ch].



SANDRA GUARESÌ

bio

MARIE BEER, née à Genève en 1988, publie dès l'adolescence et se passionne pour les arts de la rue. Elle obtient en 2009 un master en lettres puis elle écrit pendant quelques années pour la presse culturelle romande avant de se lancer dans la création théâtrale. Elle fonde alors avec des amis artistes la Compagnie du Canard qui danse. En mars 2017, Marie Beer signe une première mise en scène à la Parfumerie, à Genève, avec notamment les comédiens Maurice Aufair, Christian Gregori, et Margarita Sánchez. En 2021, la parution de *Sagama* est associée à son adaptation au Théâtre des Amis, à Carouge. La même année sa pièce *L'Impos-teuse* est récompensée par la Société genevoise des écrivains. Lauréate de plusieurs autres prix littéraires, elle est l'auteure de neuf romans. Ses textes questionnent la marginalité et les conventions sociales (derniers titres parus ci-contre). **CO**